



Koursk

Itamar Vieira Junior

Cette nouvelle a été traduite du portugais par Stéphane Chao.

Entre toi et moi, il existe un cauchemar d'eau qui annule la possibilité de tout destin. Algues, poissons, êtres obscurs. Des tonnes de fer recouvertes par des animaux vivant dans les profondeurs de l'océan. Et le silence inconcevable des amants qui ne se retrouveront jamais.

Partout, ce ne sont que pleurs et lamentations. Il règne un désordre infini à l'intérieur de l'embarcation et dans l'esprit des hommes. Un compte à rebours est littéralement en marche. Un décompte absurde, mais à rebours.

Jamais je n'avais réfléchi à ce qui pouvait se passer dans la tête d'un homme à cet instant. Maintenant je le sais. Tout est tellement intense et en même temps superficiel. En moi il y a un chaos, qui est inhérent à la conscience des choses. Souviens-toi que nous sommes à la dernière année d'un siècle affreux et que toute cette vie n'était pas rien.

Pour toi qui vivras encore certainement une bonne partie du siècle prochain, cette affirmation est peut-être inepte. Mais les choses telles que ma conscience les perçoit sont beaucoup plus denses qu'elles ne devraient l'être.

Il s'est produit une série d'explosions, qui nous a tous rendus un peu sourds, certainement les torpilles que nous transportons. Un son ténu nous parvient maintenant. Il y a une entrée d'eau dans notre compartiment, le numéro neuf. J'arrive à entendre le bruit de l'eau qui se répand partout dans le *Koursk*. Ce bruit envahit nos esprits et annonce notre sentence. Il traverse nos crânes et nos cœurs. Ce n'est pas le murmure d'un robinet ouvert, ni le bruit que nous entendions dans les eaux de Kuban où nous étions immergés l'été dernier. Au début, cela ressemblait à une longue cascade s'écoulant en abondance dans une petite boîte. À présent, je perçois le frémissement silencieux de l'eau qui va à sa propre rencontre et à la

rencontre de ce qui nous attend. Je ressens un léger frémissement dû au fait d'exister à cet instant précis.

Je voudrais me rappeler, avant que l'eau n'efface le souvenir de ces journées, les moments que j'ai passés en ton absence. Je ne sais plus depuis combien de jours nous sommes ici. Je ne me souviens plus des projets que nous avions, ni de ce que nous voulions faire lorsque je remonterais à la surface. J'ai oublié beaucoup de choses parce qu'il me fallait vivre la violence de ces heures, me concentrer sur l'espoir qui s'accrochait à ma pensée jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus éluder l'inévitable.

Aucune fenêtre ne permet de voir au-delà de l'obscurité qui règne dans le *Koursk*. Je sais que si je pouvais voir à l'extérieur du *Koursk*, je verrais seulement l'obscurité du dehors envahissant ce qui existe à l'intérieur. C'est pourquoi entre ma main et le papier, il y a une incertitude et cette incertitude contamine ce que j'écris. Je ne peux pas me relire, ni organiser ces pensées voraces et troubles comme les eaux obscures de la mer de Barents. Il n'existe plus qu'un « moi » qui essaie d'ordonner de manière moins dramatique et plus vraie le tourbillon de sentiments qu'il expérimente sous cet océan de choses.

J'avoue que je souris à cette pensée vertigineuse que je n'avais jamais eue auparavant : être enterré vivant. Je n'avais jamais pensé me retrouver aussi loin sous la surface de l'eau, et de surcroît en avoir conscience. Je suis emprisonné à une profondeur bien plus grande encore tout en étant conscient des absurdités que j'écris. Je me suis enterré vivant. Pendant un entraînement militaire, en remplissant mes obligations professionnelles. Lorsque je me suis embarqué, un noble sentiment d'aventure humaine m'accompagnait dans tous les dangers que je traversais. Rien n'était insurmontable. La jeunesse primait, elle était souveraine. La peur de la mort n'existe pas lorsqu'on est jeune. Et pour avoir peur, il faut un événement comme celui-ci, imprévisible. Le *Koursk* sombre comme un grand cercueil, engloutissant une centaine de vies et répandant la douleur à terre. Il n'y a plus d'espoir pour nous.

Il est inévitable que nous viennent à l'esprit, entre lamentations et prières, l'histoire de la Russie et de l'ex-Union soviétique, sa puissance et sa déroute actuelle. Quand au milieu des slogans de la Perestroïka l'empire s'est effondré à mes pieds sur la Place Rouge, j'ai vu le Kremlin projeter ses couleurs flamboyantes sur le paysage dessiné par le monde en une journée froide et grise. Je n'avais que onze ans. J'étais si maigre et je ne comprenais pas grand-chose. J'observais et appréciais le changement comme un jeune oiseau attend le moment de prendre son essor pour la première fois.

J'étais la nouvelle Russie, morne et ravagée, qui naissait devant un monde qui s'effondrait après un court siècle. La tragédie était annoncée, comme l'étaient l'inondation du sous-marin et le sacrifice des vies qui s'y trouvent. J'étais à l'âge des jeux de rue — j'avais neuf ans, je me souviens avec une certaine torpeur et colère du nombre exact de mes années de vie à chaque événement significatif de ma fugitive existence. La chute du mur de Berlin reflétait la victoire historique et morbide du capital et de la liberté, alors restreinte pour les citoyens des nations socialistes. Elle reflétait un rêve qui ne s'est jamais concrétisé et que nous n'avons pas vécu. Un rêve qui est devenu un cauchemar permanent, que nous voulions à tout prix conjurer. C'était la fin d'un siècle funeste, qui nous avertissait que tout pouvait arriver, et le *Koursk* scelle cette période de nostalgie et de rejet de la vieille Union soviétique. Sinon nous ne serions pas ici, à faire des manœuvres à une profondeur insondable.

Si je n'ai plus assez de papier, je continuerai d'écrire mes histoires dans l'air ; je formulerai dans mon esprit la sensation d'avoir de l'eau jusqu'aux genoux ; je transcrirai mentalement la pointe de résignation dans l'âme qui expérimente cette tragédie symbolique. Nous ne sombrons pas tout seuls. Avec nous sombrent la Russie, la puissance passée de l'Union soviétique. Avec nous sombrent Lénine, Staline, Khrouchtchev, Gorbatchev et Eltsine. Avec nous sombre le monde. Les rêves et les cauchemars. Sensation de claire et totale conscience, privée de la torpeur que nous auraient opportunément apportée les bouteilles de vodka, si nous en avions eu à notre disposition. Nous succomberions à un oubli irrationnel, à l'ivresse et peut-être tout serait-il plus savoureux.

Et nous ?

Ton sourire ébauchait avec légèreté ces temps nouveaux pour moi. Nous sommes jeunes. Tout et rien, d'une certaine manière, sont à notre portée. En quelques heures, j'ai pris dix ans. Exactement le temps qu'il faut pour s'enténébrer. Je n'arrive pas à y voir clair. L'obscurité qui règne ici est l'obscurité du monde, le désespoir. Je n'y vois rien. Parfois, j'aperçois le blanc des yeux des six hommes qui sont à mes côtés. Ils se tiennent par la main. Nous ne pouvons pas nous déplacer. Je sais qu'ils sont six parce qu'avant d'écrire cette lettre, nous nous sommes comptés en montrant nos mains et en disant nos noms. Je suis le septième sceau. Nous sommes restés sur place, nos pieds fichés dans le sol, car nous ne nous souvenons pas de ce qui nous entoure. Des décennies se sont écoulées en quelques lignes. Ne regrette pas

ma mort : j'ai beaucoup vieilli au cours de ces heures et lorsque je fermerai les yeux, je porterai le poids du siècle où nous sommes nés et de l'autre où nous mourrons.

Je me souviens de ton sourire, mais je ne peux pas ne pas raconter ce qui se passe. Tu trouves plus honnête, j'en suis certain, que je parle de ces heures, de moi-même et du chemin que j'ai parcouru devant toi. Je sais que je ne pourrai pas aller te retrouver à la surface. À tout le moins, vivant et lucide, comme j'aurais aimé. Je ne sais pas combien de temps tu passeras sans moi. Je ne sais pas si tu pourras me voir, ni si tu pourras lire ce que j'écris. Mais il y a une chance pour que les choses ne se referment pas sur elles-mêmes et que le flux du temps continue au-delà de nous-mêmes. Je voudrais toucher ton sourire, voir tes dents blanches, ton teint clair et le col de ton manteau épais cachant ton cou. Je voudrais t'avoir avec moi, mais pas maintenant. Pas maintenant alors qu'il fait sombre et que je suis vieux. Car tu serais encore jeune et je ne pourrais pas me lever et je ne serais rien pour toi, tant je suis diminué par la peur.

Comme je voudrais pouvoir fermer les yeux pour me souvenir de toi, rien que nous deux. Je voudrais sentir la sécurité du lit de ma mère où elle me couchait les jours où j'étais brûlant de fièvre, quand j'étais enfant. Je ne l'ai pas embrassée avant de partir pour les manœuvres militaires. Je pense qu'elle non plus ne s'est pas rappelé, avant de partir au travail, que la vie nous réservait de grandes surprises. Pour preuve, les coups que les hommes persistent à donner à une profondeur inconcevable, dans l'obscurité démesurée du fond des mers, pour dire qu'ils sont vivants.

Quand je serai fatigué d'écrire, je m'éloignerai des profondeurs. Mais compte tenu des lamentations que j'entends, je crois que cela ne sera pas possible. Les hommes pleurent. J'ai pleuré et je pleure encore maintenant. Je pleure d'angoisse devant mon avenir. Car la fin n'est plus qu'à quelques pas de moi. Je suis ce que je suis car j'ai conscience de moi-même, de mon histoire, de l'histoire de mon pays, de tout. Mes dimensions s'ajustent exactement à ce que je fais, parce que j'ai été choisi pour être ici ; elles s'ajustent à cet événement qui symbolise la condition humaine, et qui ne tardera pas à être oublié. Il ne restera peut-être de tout cela que ce que j'écris, même si les eaux glacées, qui endorment peu à peu nos jambes et rendent nos corps et nos réflexes plus lents, engourdissent mes paroles. Le papier se dissoudra dans l'eau en quelques heures, tout comme les histoires qui se tissent à cet instant sur mer et sur terre.

Un grand poisson qui vit dans les abysses dévorera peut-être mes mots, littéralement. J'en ris. Mais même s'il y avait de la lumière, on ne verrait aucune expression sur mon visage.

Tout cela pour dire comment je me sens. Qu'est-ce que je pourrais dire de cet endroit, si tout ce que je désire c'est être loin des lamentations de ces hommes qui me rappellent à tout instant que les secours ne viendront pas jusqu'à nous. S'ils venaient, la vérité est qu'il n'y aurait peut-être plus personne en vie. L'échec de nos gouvernants ne causera jamais leur discrédit. L'aide que nous attendons de la Russie n'arrivera jamais à temps, nous n'aurons pas assez d'air. Il se peut que pour nos supérieurs qui sont à la surface, cette tragédie soit plus délicate à affronter qu'elle ne l'est pour nous. Ici, nous sommes privés du masque dont ils auront sûrement besoin pour rester là où ils sont. Ici, tout se passe comme si la vérité était piétinée, nous expions notre histoire ainsi que l'histoire de ce monde en désordre. Ma main est fatiguée. Mon cœur est inquiet. Les souvenirs sont innombrables et la vie charrie les contradictions de l'âme. Tout est si magnifique et pervers. Imaginer que tu resteras et que je m'éteindrai. Que ta descendance peuplera la terre et que je me refermerai sur moi-même, entre les parois d'un sous-marin, quelque part dans l'obscurité profonde de la mer.

Je peux surtout dire que mes mains tremblent, que mon cœur bat la chamade, que ma respiration est haletante, et si je ne peux pas t'en dire davantage c'est qu'il y a toute l'étendue de la mer entre nous : le poids de l'eau et un prétendu infini entre mon raisonnement et ce que je devrais et pourrais dire. Évoquer le chaînon qui nous unit, nous évoquer nous-mêmes, ce que nous avons été et ne serons pas, voilà un exercice inutile. C'est atrocement douloureux. C'est suffocant. À quoi bon ?

Laissons donc le silence dire ce qui ne peut pas être dit. Et dans les interstices du temps, sachons exactement ce que l'amour et la volonté de vivre ont signifié à chaque fraction de vie que nous avons partagée.

(Silence.)